



**HAL**  
open science

# Supporter l'imaginaire : La jouissance de la langue chez Devos

Denis Jamet

► **To cite this version:**

Denis Jamet. Supporter l'imaginaire : La jouissance de la langue chez Devos. L'ALEPH - Philosophies, Arts, Littératures, 2004, La jouissance, 13. hal-01395549

**HAL Id: hal-01395549**

**<https://hal.science/hal-01395549v1>**

Submitted on 10 Nov 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Supporter l'imaginaire : La jouissance de la langue chez Devos

Le pouvoir évocateur des mots est tel que, si je vous dis à vous l'homme riche, que je tiens entre le pouce et l'index une aiguille... est-ce que vous la voyez ? [...]

Et vous, mesdames et messieurs les randonneurs, est-ce que vous voyez bien les mots que je prononce ?

Raymond DEVOS, *Les 40<sup>es</sup> délirants*.

L'avènement du structuralisme depuis F. de Saussure a essentiellement conduit à accepter le fait que la Langue est un système, système digne d'étude, car pouvant être décrit selon ses régularités. Si cet axiome n'est que très rarement remis en doute par les linguistes contemporains, il en est de même d'un autre principe structuraliste : le fait que la linguistique doit s'intéresser uniquement à la Langue. Cette prégnance de la Langue, dont les régularités vont constituer l'objet d'étude quasi-exclusif, relègue ainsi la Parole, c'est-à-dire les réalisations discursives de la Langue aux oubliettes de l'étude linguistique. Ce qui est, en effet, beaucoup plus simple, et surtout beaucoup plus rassurant, puisqu'il s'agit alors de mettre au jour les régularités langagières, et uniquement ces dernières... Vive alors le structuralisme qui ne s'intéresse qu'à la Langue, arguant que les faits de discours, de Parole ne peuvent pas être formalisés selon une logique pure et dure. Ce serait cependant oublier que sans la Parole, la Langue n'aurait aucune possibilité d'évolution, voire aucune possibilité d'expression. Si l'on s'en tient à une stricte acception du système de la Langue, aucun jeu, aucune expression ne serait alors possible ; si le jeu avec la Langue n'était pas concevable (et comment pourrait-il l'être autrement que par les réalisations discursives ?), alors comment la littérature, la poésie, et même la Parole pourraient-elles l'être ? La création et la re/récréation linguistiques ne sont rendues possibles que

grâce à cette part de liberté présente dans les langues humaines. C'est bien par cette possibilité que le langage peut évoluer, et se recréer. S'il existe des règles de fonctionnement en Langue, ces dernières ne semblent exister que pour être dépassées, déformées, contournées, illustrant par là ce que le lexicologue J. Tournier appelle la « pulsion ludique » du langage ; ou plutôt de la Parole, toujours prête à briser le carcan du système langagier pour reconstruire du nouveau.

Qui, parmi les humoristes français contemporains, met en œuvre cette pulsion ludique, cette jouissance langagière mieux que Devos ? L'humoriste sait en effet jouer avec la Langue, la retourner tel un gant, laissant apparaître ses coutures juste assez rapidement pour qu'on les aperçoive, avant de le retourner de nouveau ; titiller la Langue, tirer dessus comme l'on tirerait sur un élastique, sans jamais cependant le faire casser car, si l'élastique devait se rompre, l'illusion langagière dans laquelle Devos nous entretient serait amenée à se rompre du même coup, et le jeu de mots à n'être qu'un échec. Mais qu'est-ce qui rend l'utilisation de la Parole chez Devos si jouissive ? Si chaque sketch surprend et ravit par l'utilisation subtile et à chaque fois renouvelée des termes, Devos n'a-t-il pas pour autant des marottes linguistiques, des figures de prédilection ? Le linguiste répond par l'affirmative car, s'il est une figure de style que Devos affectionne, c'est sans nul doute la syllepse dite « oratoire », dont la fonction est selon I. Tamba-Mecz<sup>1</sup> un « décollage incongru du réel ». Cette figure – dont le nom provient d'un mot grec signifiant *prendre ensemble* – consiste à utiliser en même temps un terme ou une expression dans son sens littéral et dans son sens figuré, qu'il soit métaphorique ou métonymique. Le *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*<sup>2</sup> en donne la définition suivante :

---

<sup>1</sup> Irène TAMBA-MECZ, *Le sens figuré. Vers une théorie de l'énonciation figurative*, 'linguistique nouvelle', Paris, Presses Universitaires de France, 1981, p. 183.

<sup>2</sup> Henri MORIER, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* (1961), Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 1157.

« Figure du style précieux, elle établit un rapport d'identité ou de comparaison entre un principe physique (le feu d'un incendie) et un principe moral dont les effets paraissent analogues (le feu d'un sentiment violent), l'un et l'autre étant représentés par le même mot (feu) ». Cette figure de rhétorique se retrouve très fréquemment chez Devos, et quasiment aucun sketch n'en fait l'économie. Dans « Le plaisir des sens », un laitier s'adresse au public en disant : « Ne vous en faites pas, je fais mon beurre », où l'expression « faire son beurre » peut être prise aussi bien dans son sens littéral que dans son sens métaphorique. Pourtant, les syllepse de Devos ont une particularité au pouvoir évocateur plus fort qu'une syllepse que je qualifierai de « classique » : la « syllepse devosienne » fonctionne souvent grâce à un défigement de la Langue, défigement sans lequel elle ne serait de toute façon pas possible. Ainsi, ce phénomène permet-il de briser le carcan qui caractérise les suites lexicalisées par l'usage, afin de réveiller toutes les allusions qui sont susceptibles d'exister. En d'autres termes, la majorité des syllepse créées par Devos le sont discursivement, et c'est ce phénomène de défigement qui « favorise bien souvent l'essor de l'imagination », comme le note M. Le Guern<sup>3</sup>. Ce défigement de la langue, dont l'humoriste s'est fait le chantre, permet justement au système d'évoluer. Dans son sketch intitulé « L'ombre de soi-même », Devos raconte l'histoire de son chien qui dévore chaque ombre qui passe ; afin de pouvoir garder la sienne, il doit vivre dans l'obscurité : « Parfois, à la faveur d'un rayon de lune, je projette sur le mur quelques ombres familières : un ange qui passe, un doute qui plane – sans son ombre, parce que l'ombre d'un doute ça fait belle lurette que mon chien l'a bouffée. Jusqu'à présent j'ai tenu le coup, mais qu'advient-il le jour où je ne serai plus que l'ombre de moi-même ? ». L'intégralité du sketch est bâtie sur le jeu sens littéral – sens figuré, et l'on serait bien en mal d'en choisir un au détriment de l'autre, ceci constituant toute la richesse du défigement ; aucune des deux

---

<sup>3</sup> Michel LE GUERN, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, 'Langue et langage', Larousse, 1973, p. 89.

lectures n'est à privilégier, car ce qui importe, c'est l'éclairage réciproque que ces deux lectures entretiennent dans ce contexte précis. Il y a chez Devos une cohabitation du réel et de l'imaginaire qui me semble justement être l'apanage de la syllepse, figure permettant de faire cohabiter un sens littéral – qui se rapproche donc plus du réel –, et un sens figuré – qui ne peut fonctionner que grâce au relais de l'imaginaire, de l'imagination. Ceci permet à Devos de convoquer des associations d'autant plus inattendues, voire incongrues, que les deux significations sont virtuellement possibles, comme lorsqu'il affirme dans « Faites l'amour, pas la guerre », en parlant de Jeanne d'Arc, également connue sous le nom de la « Pucelle d'Orléans », que « ce n'est pas l'amour qui l'a consumée »... Dans tous les sens du terme, c'est exact, et le caractère novateur, et par là même jouissif du jeu de mots réside dans l'impossibilité de privilégier une lecture aux dépens de l'autre. Il y a comme un attelage de deux lectures : une lecture au premier degré, et une lecture au second degré, sans que l'une soit exclusive de l'autre. Richesse de la Langue chez Devos... Dans certains sketches, à l'instar de « Où courent-ils ? », Devos va volontairement naviguer entre les divers sens d'un terme, littéraux et propres, comme il le fait ici avec le verbe « courir ». Devos se trouve dans une ville dans laquelle tous les gens courent (comme des fous) : « Je lui dis : 'Mais qu'est-ce qui fait courir tous ces fous ?' Il me dit : 'Tout, tout ! Il y en a qui courent au plus pressé, d'autres qui courent après les honneurs. Celui-ci court pour la gloire ; celui-là court à sa perte.' Je lui dis : 'Pourquoi courent-ils si vite ?' Il me dit : 'Pour gagner du temps comme le temps c'est de l'argent, plus ils courent vite, plus ils en gagnent.' Mais je dis : 'Où courent-ils ?' Il me dit : 'A la banque, le temps de déposer l'argent sur un compte courant' ». Chaque sens rebondit sur le sens précédent pour en modifier l'appréhension. Il n'y a plus de sens littéral, plus de sens figuré... Le sens réside justement dans l'interstice ménagé par le jeu de la Langue.

Une autre façon assez proche de jouer avec la Langue, couramment utilisée par Devos, est le recours à la figure

nommée « calembour »<sup>4</sup>, essentiellement via la polysémie ou l'homonymie. La polysémie peut être définie comme l'utilisation d'un même signifiant pour au moins deux signifiés que l'on perçoit comme différents, c'est-à-dire que l'on est face à une pluralité d'acceptions. L'homonymie, quant à elle, peut être définie comme l'utilisation d'un même signifiant phonique (ce que l'on nomme des « homophones »<sup>5</sup>), voire graphique (auquel cas nous sommes face à ce que l'on nomme des « homographes ») pour au moins deux signifiés complètement différents, c'est-à-dire qui ne sont pas issus d'une base commune en diachronie. En d'autres termes, il y a absence de relation sémantique entre les homonymes, et il n'est alors guère surprenant que les calembours de Devos soient plus souvent basés sur l'homonymie que sur la polysémie. En effet, le génie de Devos consiste précisément à créer une relation sémantique en discours entre ces deux significations, alors que rien, si ce n'est leur homophonie, ne prédisposait à leur rapprochement. Un exemple de cette utilisation homonymique se trouve dans le sketch nommé « Le film », dans lequel Devos (dont la femme n'est pas loin...) hésite entre deux films : *Thérèse*, un film pieux, et *Emmanuelle*, qu'il qualifie de « film pieu, sans X<sup>6</sup> ». Le public connaissant de quelle sorte de film il s'agit, ne peut s'empêcher de sourire, car grâce à l'utilisation de l'homophone « pieu(x) », l'on évacue toute distance entre un film à caractère religieux et un film à caractère érotique<sup>7</sup>. Mais Devos ne s'arrête pas là, et en remet une couche, en déclarant que Thérèse a une crise de foi, et Emmanuelle une crise de foie

---

<sup>4</sup> Patrick BACRY, *Les figures de style*, Paris, 'Sujets', Belin, 1995, p. 281, en donne la définition suivante : « Utilisation d'un mot pris à la fois dans deux sens différents, ces deux sens résultant de la polysémie d'un mot unique ou de l'homophonie de deux mots distincts (ou de deux séquences de mots) ».

<sup>5</sup> Comme dans « Le petit poussin », dans lequel Devos, parlant des coqs, s'exclame : 'Il n'y a pas de poules sans œufs / eux'.

<sup>6</sup> Je trouve cette réplique d'autant plus drôle que ce film qualifié de « film X » se voit perdre le X de pieux pour mieux correspondre à sa nature.

<sup>7</sup> Je laisserai au lecteur la liberté d'appareiller les films avec leur dénomination...

qui oblige cette dernière à se dévoiler devant son médecin, alors que Thérèse prend le voile, suite aux conseils de son confesseur... Cela se rapproche d'un exemple génial qui utilise cette possibilité, de façon certes plus travaillée que la simple homonymie de mots à mots, et qui se trouve dans le sketch « Jésus revient », dans lequel Devos annonce à sa femme : 'Devine qui vient dîner ce soir : Jésus !' Sa femme, de lui répondre, 'Mais non !', et lui de conclure, 'Mais si !' (Messie). Les voies/voix de Devos paraissent bien souvent impénétrables...

Ce qui rend donc la Langue de Devos, ou plutôt son discours, si jouissif pour les amoureux des mots, c'est précisément cette capacité qu'il a de jouer avec le système linguistique. Non pas le rejeter, car son discours serait alors incohérent, mais en user, l'utiliser, le convoquer dans toutes ses pluralités d'acceptions, le pousser jusque dans ses derniers retranchements, sans jamais le faire sortir de ses gonds. Ceci ne peut que rappeler ce que Devos lui-même dit à propos de son rôle en tant qu'humoriste : « Quand on a la prétention d'entraîner les gens dans l'imaginaire, il faut pouvoir les ramener dans le réel et sans dommage ! »<sup>8</sup>. Devos, un « acrobate-jongleur de mots » : serait-ce encore une fois la syllepse qui pointe le bout de sa langue ?

**D.-L. Jamet**

---

<sup>8</sup> Raymond DEVOS, *Les 40<sup>es</sup> délirants* (2002), Le cherche midi, Le Livre de Poche, 2003, p. 27. On retrouve cette réplique dans le sketch intitulé « Supporter l'imaginaire », d'où mon titre.